

ACTE I

Au lever du rideau Bernadette, la femme de chambre, assise dans un fauteuil, actionne machinalement l'aspirateur, tout en lisant une revue et en fumant une cigarette.

Derrière la baie du fond, on aperçoit Christian qui essaie de regarder à l'intérieur. Il ouvre timidement la porte. Il tousse pour manifester sa présence. Bernadette se relève d'un bond.

CHRISTIAN. – Je voudrais voir Monsieur Barnier.

BERNADETTE, *arrête l'aspirateur.* – Comment ?

CHRISTIAN. – Je voudrais voir Monsieur Barnier.

BERNADETTE. – Vous aviez rendez-vous ?

CHRISTIAN. – Non, mais j'ai une chose très importante à lui communiquer.

BERNADETTE. – Il n'est que huit heures du matin, Monsieur n'est pas encore réveillé.

CHRISTIAN. – Ce que j'ai à lui dire est très urgent.

BERNADETTE. – Monsieur s'est couché très tard et a laissé des ordres pour ne pas être dérangé avant onze heures.

CHRISTIAN. – La nouvelle que je lui apporte vaut bien que l'on interrompe son sommeil.

BERNADETTE. – Mais Monsieur...

CHRISTIAN. – J'en prends la responsabilité. Allez réveiller Monsieur Barnier, dites-lui que Monsieur Christian Martin est là et que j'ai besoin de le voir immédiatement.

BERNADETTE. – Bien, Monsieur. (*Elle sort. Christian inspecte la pièce, puis s'assied, toujours timidement, sur le bord d'un fauteuil. On entend des grognements venant de la chambre de M. Barnier. Au bout d'un instant Bernadette revient.*) Monsieur est furieux.

CHRISTIAN. – Ah oui?

BERNADETTE. – Je lui ai dit que vous refusiez de partir.

CHRISTIAN. – Vous avez bien fait.

Nouveaux grognements de Barnier.

BERNADETTE. – Monsieur arrive tout de suite, je vous laisse.

Elle va pour sortir.

CHRISTIAN. – Mademoiselle!... Est-ce que Monsieur Barnier a l'habitude de prendre un petit déjeuner?

BERNADETTE. – Oui, Monsieur.

CHRISTIAN. – Dans ce cas vous ajouterez une tasse, nous le prendrons ensemble.

BERNADETTE. – Bien Monsieur.

Elle va de nouveau pour sortir.

CHRISTIAN. – Ah! Mademoiselle! Je voulais vous demander aussi... Pourriez-vous me rendre un service?

BERNADETTE. – Certainement, Monsieur.

CHRISTIAN. – Voilà... (*Il regarde autour de lui et, de peur d'être entendu, parle à l'oreille de Bernadette; puis lui désigne du doigt quelque chose dans le jardin.*)
Vous avez compris?

BERNADETTE. – Oui Monsieur, mais comment ferez-vous pour me prévenir?

CHRISTIAN. – Il n'y a pas une sonnette?

BERNADETTE. – Non, Monsieur, mais avec le plateau, j'apporterai une petite clochette, vous n'aurez qu'à l'agiter.

Elle fait le geste d'agiter une clochette.

CHRISTIAN. – C'est parfait, je compte sur vous.

BERNADETTE, *déployant tout son charme.* – Vous pouvez, Monsieur.

Bernadette sort.

Christian retourne s'asseoir discrètement sur le fauteuil. La porte s'ouvre brusquement, M. Barnier apparaît en robe de chambre, mal réveillé, de mauvaise humeur et inquiet. Christian se relève brusquement.

BARNIER. – Que se passe-t-il? Une catastrophe?

CHRISTIAN. – Oh non! Monsieur.

BARNIER. – Alors, pourquoi venez-vous me déranger à huit heures du matin à mon domicile personnel?

CHRISTIAN. – Pour une raison majeure, Monsieur.

BARNIER. – Ça ne pouvait pas attendre jusqu'à cet après-midi?

CHRISTIAN. – Non, Monsieur.

BARNIER, *fait signe à Christian de s'asseoir, il s'assoit lui-même.* – Alors allez-y, je vous écoute.

CHRISTIAN, *toujours assis sur le bord du fauteuil.* – Monsieur Barnier, je sais que vous êtes un homme de cœur et lorsque vous connaîtrez les raisons qui m'ont poussé à venir jusqu'ici...

BARNIER. – Allons dépêchez-vous, venons-en au fait. Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas?

CHRISTIAN. – Tout va très bien, Monsieur.

BARNIER. – Alors qu'est-ce que vous faites là?

CHRISTIAN. – Je suis venu vous demander une augmentation.

BARNIER, *surpris.* – Quoi!

CHRISTIAN. – Je sais que mes appointements actuels sont déjà très honorables, mais étant donné...

BARNIER. – Vous vous foutez de moi?

CHRISTIAN, *se lève.* – Monsieur, je ne me le permettrais pas!

BARNIER. – Alors vous avez le culot de venir me réveiller chez moi à huit heures du matin pour me demander une augmentation!

CHRISTIAN. – Lorsque vous saurez...

BARNIER. – Mais je ne veux pas le savoir!

CHRISTIAN. – Ma vie en dépend Monsieur Barnier.

BARNIER. – Je m'en moque pas mal! Enfin est-ce que vous vous rendez compte? Si tous mes employés venaient ici pour me raconter leur vie!

CHRISTIAN, *tristement.* – Monsieur Barnier, vous me faites énormément de peine! Me traiter d'employé, moi qui me considérais jusqu'à ce jour comme votre homme de confiance.

BARNIER. – C'est justement ce qui m'étonne et je ne comprends pas comment un garçon comme vous puisse faire une chose pareille. Vous mériteriez que je vous flanque à la porte immédiatement.

CHRISTIAN. – Si vous me permettiez de vous exposer les circonstances qui ont motivé ma conduite.

BARNIER. – Vous m'expliquerez tout ça au bureau.

Il va pour sortir.

CHRISTIAN. – Si je comprends bien, votre réponse est défavorable.

BARNIER, *revient sur Christian.* – Ecoutez, mon petit vieux, il y a certainement quelque chose qui ne tourne pas rond chez vous ce matin et si j'ai un conseil à vous donner...

BERNADETTE, *entre en poussant la table roulante du petit déjeuner.* – J'apporte le petit déjeuner de Monsieur.

BARNIER. – Posez ça là. (*Il regarde le plateau avec étonnement.*) Pourquoi avez-vous mis deux tasses?

BERNADETTE, *timidement.* – C'est ce Monsieur qui m'avait dit qu'il prendrait son petit déjeuner avec Monsieur.

BARNIER, *se retourne vers Christian.* – Hein!

CHRISTIAN. – Oui, je ne pensais pas que notre entrevue serait aussi brève et j'avais demandé à Mademoiselle...

BARNIER. – Vous devenez complètement fou?!

CHRISTIAN. – L'amour fait souvent faire des folies!

BARNIER, *suffoqué.* – L'amour?

CHRISTIAN. – Oui, Monsieur, je suis amoureux.

BARNIER. – Et qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

CHRISTIAN, *dans un enthousiasme persuasif*. – C'est une adorable jeune fille que je dois demander ce matin même en mariage. C'est pourquoi je précipite les choses car il m'est absolument impossible de prétendre à sa main si ma situation financière ne me permet pas de lui assurer le train de vie auquel ses parents l'ont habituée.

BARNIER. – Vos histoires de cœur ne m'intéressent pas.

CHRISTIAN. – Les histoires de cœur sont souvent liées à des histoires d'argent.

BERNADETTE. – Oh là là !

BARNIER. – Et vous, voulez-vous me faire le plaisir de retourner dans votre cuisine.

BERNADETTE. – Bien Monsieur.

Elle sort.

BARNIER, *à Christian*. – Alors ?

CHRISTIAN. – Alors l'argent, c'est vous, Monsieur Barnier, c'est pourquoi...

BARNIER. – Bon, eh bien, finissons-en ! (*Il va s'asseoir et se verse une tasse de thé.*) Combien gagnez-vous actuellement ?

CHRISTIAN. – Onze cents francs par mois... plus les avantages sociaux.

BARNIER, *avale une tasse de thé*. – Et combien voudriez-vous obtenir ?

CHRISTIAN. – Cinq cent mille... plus les avantages sociaux. (*M. Barnier avale de travers et est pris d'une*

quinte de toux. Christian lui tape dans le dos.) Cinq cent mille anciens bien sûr!... Levez un bras en l'air, Monsieur Barnier, c'est un excellent remède...

Il a pris la main de M. Barnier et lui tient le bras en l'air.

M. Barnier dégage son bras, se lève et d'une voix encore déficiente veut l'interrompre.

BARNIER. – Monsieur Martin...

CHRISTIAN, *le rassied.* – Quand vous m'appellez Monsieur Martin, je comprends immédiatement que vous avez des reproches à me faire, je préfère que vous m'appeliez « Mon petit vieux ».

BARNIER, *se relève.* – Eh bien mon petit vieux...

CHRISTIAN, *le rassied de nouveau.* – Avant de me répondre d'une façon définitive, j'aimerais vous laisser quelques minutes de réflexion.

BARNIER, *essaie encore de se relever.* – C'est tout réfléchi!

CHRISTIAN, *l'oblige une nouvelle fois à se rasseoir.* – Faites un effort, Monsieur Barnier, pour comprendre mon raisonnement.

BARNIER, *essaie à chaque fois de se relever.* – Il n'y a pas de raisonnement qui tienne.

Et toujours Christian le fait se rasseoir.

CHRISTIAN. – Je reconnais que la spontanéité de ma demande a de quoi vous surprendre, mais j'insiste pour que vous la preniez en considération et je pense que si nous buvions une tasse de thé ensemble, nous pourrions bavarder plus calmement.

Il se sert une tasse de thé.

BARNIER. – Ça alors, c'est incroyable!

CHRISTIAN. – Monsieur, je suis entré à votre service il y a quatre ans comme employé aux écritures aux appointements de six cent soixante-dix francs par mois. En homme avisé que vous êtes, vous avez tout de suite remarqué que j'étais en mesure de vous rendre d'appréciables services à des postes plus importants que celui que vous m'aviez primitivement confié.

BARNIER. – Tout cela, mon petit vieux, je le sais.

CHRISTIAN. – Puis-je prendre du sucre? (*Il se sert, Barnier reprend le sucrier.*) Un et demi, s'il vous plaît.

BARNIER. – Mais...

Barnier lui tend de nouveau le sucrier.

Christian casse un sucre en deux et en met une moitié dans sa tasse.

CHRISTIAN. – Excusez-moi pour ce bref historique sur mes diverses fonctions dans votre entreprise, mais il est indispensable.

BARNIER. – Si c'est pour en arriver à me demander cinq cent mille francs par mois, vous perdez votre temps et vous me faites perdre le mien!

CHRISTIAN. – Je tiendrais néanmoins à terminer mon exposé.

BARNIER. – Vous êtes entêté!

CHRISTIAN. – C'est une des qualités qui m'a fait gagner votre confiance.

BARNIER, *se beurre une tartine.* – Je le reconnais, mais cette fois vous n'arriverez pas à me convaincre.

CHRISTIAN, *lui prend la tartine des mains et commence à la manger.* – Merci... J'ai donc petit à petit gravi

les échelons et suis devenu ce que l'on a coutume d'appeler votre bras droit.

BARNIER. – Là, vous exagérez!

CHRISTIAN. – C'est vous-même qui l'avez dit à Monsieur Michelet.

BARNIER. – Si ça peut vous faire plaisir!... Je ne veux pas vous contrarier!

CHRISTIAN. – Lorsqu'il y a quatre ans je suis entré à votre service, votre affaire, bien que déjà très florissante, était loin d'avoir l'importance qu'elle a aujourd'hui. C'est maintenant une des plus solides de Paris et son chiffre d'affaires a décollé.

BARNIER, *ironique*. – Grâce à vous peut-être.

CHRISTIAN. – Grâce à nous. Et surtout grâce à mon idée d'incorporer dans vos savonnettes de la sève de baobab du Brésil.

BARNIER. – Nous n'avons jamais pu nous en procurer.

CHRISTIAN. – Ce n'était pas le plus important, l'essentiel était de convaincre le public des effets bienfaisants de la sève de baobab sur les épidermes sensibles et de lui laisser supposer que vos savonnettes en contenaient. Nous sommes parvenus à ce résultat grâce à l'immense campagne publicitaire que j'ai su mettre sur pied. Soit dit en passant, votre idée de chlorophylle était un peu périmée!

BARNIER. – Avec les millions que j'ai dépensés, si ça n'avait pas réussi j'aurais fait faillite!

CHRISTIAN. – Mais ça a réussi et vous avez fait fortune.

BARNIER. – En somme...

CHRISTIAN. – Permettez-moi de terminer : mon entêtement a fini par vous convaincre de mettre sur le marché un nouveau shampoing, puis une bombe de laque à micro-diffusion, ensuite un dentifrice, une pâte épilatoire et enfin une merveilleuse crème de beauté, ce qui nous a permis de lancer mon fameux slogan : « Baobabisez-vous de la tête aux pieds, en n'employant partout que les produits Barnier ».

BARNIER, *sceptique*. – Oui... Oh! On aurait pu trouver mieux!

CHRISTIAN. – Et pour terminer, ma dernière trouvaille : notre grand concours « Devenez vedette de cinéma en achetant six savonnettes Barnier ».

BARNIER. – C'est moi qui ai pris tous les risques.

CHRISTIAN. – Aussi ne vous demanderai-je pas de partager votre fortune avec moi.

BARNIER. – C'est encore heureux!

CHRISTIAN. – Et je termine enfin en vous faisant remarquer que ma nouvelle organisation a réduit votre travail au strict minimum et que celui-ci ne consiste plus maintenant qu'en quelques signatures à donner par-ci par-là.

BARNIER. – Dans cinq minutes, c'est vous qui allez me donner mes huit jours!

CHRISTIAN. – Je n'irai pas jusque-là! Je voulais seulement attirer votre attention sur les nombreux soucis que je m'efforce de vous éviter.

BARNIER. – De sorte que vous considérez votre présence comme indispensable?

CHRISTIAN. – Personne n'est indispensable dans la vie, Monsieur Barnier, mais je reviendrai sur ce sujet, car maintenant je voudrais vous parler d'amour.

Il s'approche très près de lui et passe son bras derrière l'épaule de Barnier.

BARNIER, *fait un bond en arrière.* - A moi?

CHRISTIAN. - Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous en informer, je dois faire ce matin même une demande en mariage et, comme je vous l'expliquais, c'est une jeune fille habituée à vivre dans un milieu aisé. Jusqu'à présent mes besoins de célibataire n'étaient pas très importants et je ne me suis jamais permis de revendiquer la moindre augmentation. Mais aujourd'hui ce n'est plus à l'homme d'affaires que je prends la liberté de m'adresser; c'est à l'homme de cœur, qui peut édifier ou ruiner à sa guise le bonheur d'un jeune foyer.

BARNIER. - L'homme de cœur!... N'exagérons rien!

CHRISTIAN. - Si, si, Monsieur. Je vous connais!

BARNIER. - Mon bon cœur n'ira pas jusqu'à vous donner cinq cent mille francs par mois!

CHRISTIAN. - La vie est difficile pour un jeune couple, c'est ce que me disait il y a peu de temps encore Monsieur Muller.

BARNIER. - Monsieur Muller?

CHRISTIAN. - Oui, le grand patron des savons Novy, votre plus gros concurrent que j'entretenais de mes projets.

BARNIER. - Où l'avez-vous connu?

CHRISTIAN. - C'est lui qui a tenu à me rencontrer, il est un peu inquiet de la concurrence que nous lui faisons et m'a demandé combien je gagnais par mois. C'est un homme très compréhensif. Il m'a fait miroiter que...